



20:30

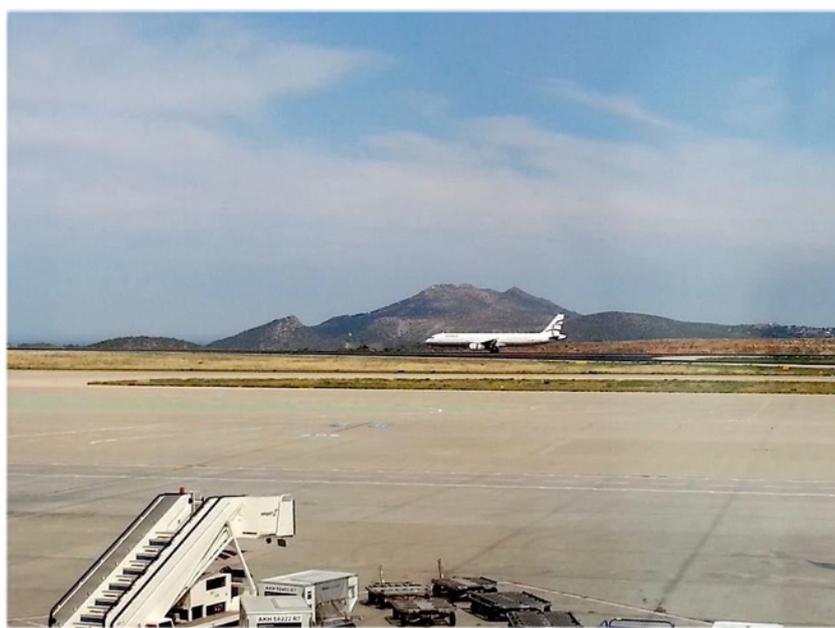
Le chef de cabine s'empare d'un micro et nous annonce que notre avion va entamer sa descente vers Athènes. Enfin, je suppose. C'est un des grands mystères de la vie moderne : l'Homme est capable de faire décoller des engins de plusieurs dizaines de tonnes, bourrés d'électronique, et de leur faire traverser le monde en quelques heures, mais n'a encore jamais réussi à les équiper de haut-parleurs qui ne provoquent pas systématiquement des échanges de regards perplexes entre les passagers - lesquels passagers vivent parfois une petite victoire personnelle lorsqu'ils arrivent enfin à distinguer si, oui ou non, ce qu'ils entendent est fabriqué à partir de leur langue maternelle.

20:35

Je redresse mon siège, je boucle ma ceinture et je retire mes écouteurs.

Et j'essaie de me souvenir de mon premier atterrissage en Grèce. C'était aussi un jour de mai. Il y a déjà plus de dix ans. Il faisait un temps épouvantable à Toulouse et je n'avais pas réussi à partir sans mes pulls et mes écharpes, alors même que la demoiselle de la météo avait été formelle : en Crète, je n'aurai besoin que de mes débardeurs, d'un short et d'une paire de tongs. J'avais passé les trois heures trente de vol à couvrir de jaune et de vert fluo mon guide de voyage, soulignant les horaires

d'ouverture des musées et entourant fébrilement le nom des tavernes, des plages et des villages qu'il ne fallait rater sous aucun prétexte. Et j'avais révisé, pour être sûre, ce que je connaissais de plus utile en grec (Bonjour! D'où part le bus ? Combien ça coûte ? Merci). En descendant de l'avion, j'avais été assommée par la chaleur. J'arrivais à lire – lentement et les minuscules seulement – ce qui était marqué sur les affiches et les pancartes, mais je ne comprenais pas un traître mot de tout ce que j'entendais autour de moi...



20:55

Athènes. Je suis arrivée. Je connais cet aéroport par cœur. J'y ai même dormi, une fois ou l'autre. Je commence, comme toujours, par un grand jus d'orange pressé. C'est ma petite coutume locale à moi. Il fait chaud, il fait nuit, et tout autour de moi on parle cette langue que j'adore. Et cette fois-ci, je lis même les majuscules.

Je suis là pour un mois de stage. Mais pas seulement. Je suis surtout là pour approcher d'un peu plus près le quotidien de cette capitale et de ses habitants. J'ai toujours été de passage dans cette ville. Je n'y suis jamais restée plus de quelques jours. Cette fois, j'y suis pour cinq semaines, je vais avoir le temps de prendre des habitudes.



C'est ça. Je suis là pour prendre des habitudes.

Et on s'habitue à tout, très vite.

On s'habitue aux murs, presque tous recouverts de tags, de graffitis, de messages et de slogans. Murs **porte-parole** des colères, des frustrations et des fantaisies de cette ville assommée par une crise qui n'en finit plus de s'aggraver.

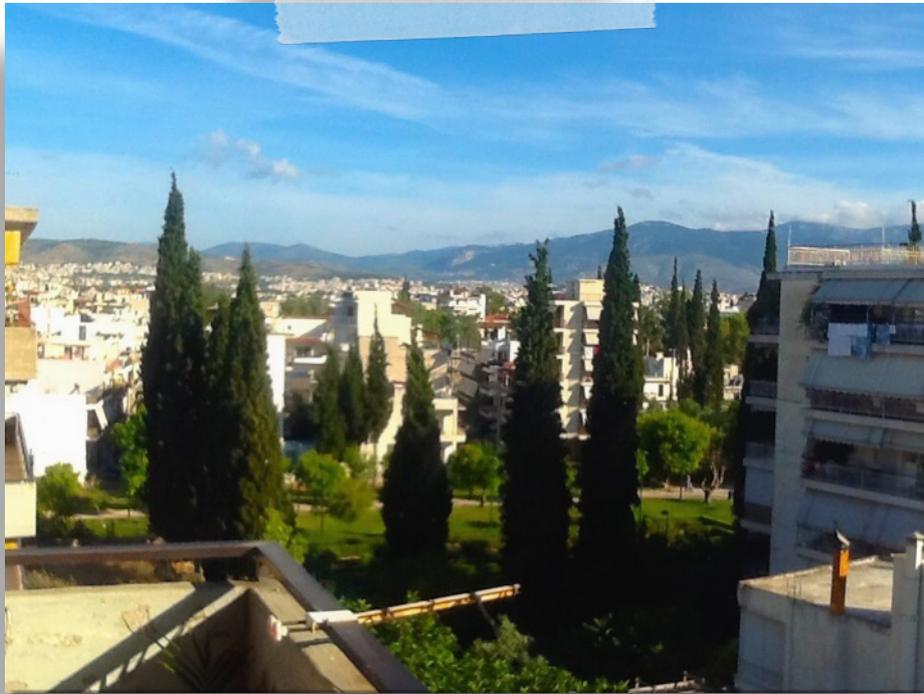
On s'habitue aussi à voir, dans de nombreux quartiers, et jusque dans l'hyper-centre, des magasins vides, aux grilles baissées, à louer, à vendre.

On s'habitue au tempo, si particulier, de cette capitale. Fourmière, puisque capitale. Mais **fourmière nonchalante**. Les horaires sont davantage des repères que des contraintes. Athènes n'est pas à une heure près.

Le romancier grec Petros Markaris a publié en 2013 un livre dans lequel il utilise la ligne 1 du métro comme fil rouge pour raconter toute une **histoire** de la ville, station par station, quartier par quartier. Cette ligne est la plus ancienne du réseau athénien, elle relie le port du Pirée, au sud, au quartier aisé de Maroussi, au nord.

Ma géographie personnelle d'Athènes s'est également organisée autour de cette ligne qui présente le très bel avantage d'être presque entièrement aérienne.

9h15 Je descends à **Neratziotissa** : il me faut quinze minutes, à pied, pour arriver au « bureau », dans les locaux de l'ILSP (Institute for Language and Speech Processing), centre de recherche au sein duquel j'effectue mon stage. **En quinze minutes, je traverse un condensé de la Grèce** : je passe au dessus de l'autoroute, hyper-bruyante, sur une passerelle piétonne ; je contourne un grand magasin de jeux et jouets aux publicités criardes ; je traverse un petit quartier résidentiel propre et coquet à souhait ; je marche cinq minutes à la campagne, herbes folles, oliviers, chapelles ; je fais deux cent mètres dans une ville de province, kiosque, café, boulangerie ; puis je retombe sur le périphérique et, enfin, après avoir savouré l'image surréaliste d'une petite église blanche séparée d'un building de verre et d'acier par une rangée de cyprès, j'atteins le quartier des bureaux où est installé l'institut. Sur place, comme toujours dans ce genre de contexte, la timidité laisse peu à peu place à la convivialité et les complicités qui se créent avec les membres de l'équipe de recherche ajoutent une teinte particulièrement agréable à l'intérêt que présentent déjà les tâches qui me sont confiées. Mais c'est **une autre histoire.**



16h30 : Après avoir parcouru le chemin dans l'autre sens, je descends du métro à **Ano Patissia**. Dix minutes de marche, je remonte la rue des Fleurs. C'est une rue typiquement athénienne, large, un peu déginglée de partout, mais bordée d'arbres et d'immeubles aux balcons débordants de verdure, de chiens, de linge, de coups de téléphone et de parties de cartes. Elle doit son nom à tous les commerçants qui y sont installés et chez qui viennent se fournir en fleurs et en décorations tous ceux qui organisent leur mariage ou un baptême. **J'arrive à la maison**, c'est-à-dire chez l'adorable couple de retraités qui m'héberge. Je suis attendue de pied ferme par la maîtresse de maison, qui me met à table. Quelque jour de flottement puis je finis par comprendre le principe et j'adopte le rythme de mes collègues de bureau : elle se font éventuellement un petit encas à onze heures, mais ne font pas de pause déjeuner. Elles travaillent jusqu'à quinze ou seize heures, et c'est en sortant du bureau qu'elles font le premier vrai repas de la journée. **J'adopte le rythme**, donc.

Un repas, délicieux, forcément, puisque mon hôtesse est une excellente cuisinière crétoise. Soucieuse de mon bonheur gustatif, elle déploie avec générosité tout l'éventail de ses possibilités gastronomiques. Je troque rapidement mon jean parisien contre des vêtements plus indulgents. L'**huile d'olive**, ça ne pardonne pas. Un repas, donc, puis une sieste. Bien mangé, bien dormi, je repars, comme chaque soir, à l'assaut de la ville. J'ai de l'appétit pour ces rues, ces places, ces parcs.

20h00 : **Monastiraki**, station incontournable, au coeur d'un quartier fréquenté aussi bien par des cohortes de touristes que par des familles et des bandes de jeunes athéniens. J'explore. **Je joue à me perdre**. Je tourne, au hasard, le nez en l'air, au coin d'une rue, juste pour voir. Je m'installe sur un banc ou sur une terrasse et je regarde la vie autour de moi.



Peu à peu, à force d'observation, quelques gestes, quelques mimiques récurantes, se dégagent de la masse. Apprendre une langue, n'est-ce pas aussi essayer de comprendre ce qu'expriment les mains et les regards qui accompagnent, remplacent, complètent, ce que disent les mots? Apprendre une langue, n'est-ce pas aussi se familiariser avec les habitudes et l'**art de vivre** du peuple qui la parle?

Au bureau, la journée de travail, en grec. Chez mes hôtes, la télé à longueur de journée, en grec. Dans les cafés, les soirées entre amis, en grec. J'en ai plein les oreilles. J'emmagasine, j'intègre, je digère, j'oublie, j'apprends, je sature. Il paraît que c'est le métier qui rentre. Je n'en doute pas, mais qu'est ce que c'est fatigant!

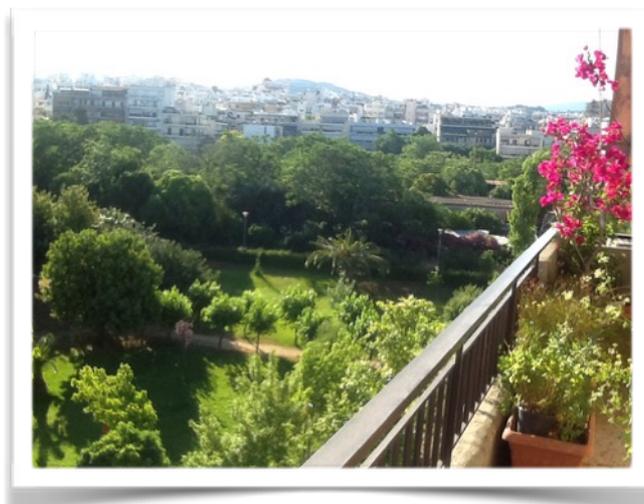
Déjà le dernier weekend de juin. Je descends au **Pirée**, le terminus de la ligne 1, je prends un ferry pour **Hydra**.

Un peu moins de deux heures de bateau pour rejoindre cette île sans voitures, où les mules font office de taxis. Ce n'est pas la première fois que j'y vais, mais je suis saisie, comme toujours, par la beauté du lieu.



Le port est un peu envahi par les touristes et on n'entend presque pas parler grec. Quelle **drôle de sensation**, après un mois d'immersion totale!

Mais quel confort, aussi, de passer deux jours chez une amie française! Comme il est reposant de pouvoir s'exprimer sans avoir à se faufiler entre les trous de mémoire, les déclinaisons périlleuses et les conjugaisons approximatives! Et l'humour... Un vrai bonheur, de pouvoir faire des jeux de mots. Je crois bien que le jour où je pourrai faire des jeux de mots en grec, j'aurai incontestablement passé un cap.



Mais il faudra encore bien des **voyages**, bien des terrasses et bien des approximations.

Cinq semaines à Athènes, juste le temps de confirmer ce que j'avais déjà deviné : **j'adore cette ville**, son ambiance, sa générosité, ses contradictions. Je sais que j'y vivrai. Un jour. Pas tout de suite. Il y a un temps pour tout. Mais j'y vivrai parce que c'est évident, je suis **à la maison**.